



La recherche en finance genevoise s'autofinance grâce à la Chine

FORMATION Lancé il y a dix ans à Genève, l'institut de recherche en finance GFRI est devenu autonome grâce au programme de doctorat professionnel en gestion de fortune qu'il enseigne à Pékin

SÉBASTIEN RUCHE
@sebruch

Il est possible de faire de la recherche académique de pointe à Genève et d'être autonome sur le plan financier. C'est ce que prouve le Geneva Finance Research Institute (GFRI). L'institut de recherche, qui fête ce mardi ses 10 ans, a été soutenu financièrement à ses débuts par la Fondation Genève Place Financière. Mais il s'autofinance depuis 2016, grâce à la Chine.

Le GFRI a en effet créé un programme payant de doctorat professionnel avec une spécialité en gestion de fortune, dispensé exclusivement à Pékin – une première pour une institution suisse. Des professeurs du GFRI assurent la moitié des dix cours qui ont attiré près de 270 étudiants au total. Le GFRI continue à collaborer avec la place financière, notamment sur des conférences, mais sans recevoir de financement.

L'autre originalité du GFRI est qu'à côté de la recherche sur des domaines classiques de la finance, l'entité s'est ouverte à des domaines novateurs comme la finance durable, la philanthropie comportementale ou la neuro-finance. Un cours sur les fintechs et les cryptomonnaies est en cours de préparation. «Nous avons dès le début choisi de mettre l'ac-



RAJNA GIBSON
FONDATRICE DU GENEVA
FINANCE RESEARCH
INSTITUTE (GFRI)

«Nous avons choisi de mettre l'accent sur la pluridisciplinarité, puisque la finance est aussi influencée notamment par la psychologie, l'économie et les mathématiques»

cent sur la pluridisciplinarité, puisque la finance est aussi influencée notamment par la psychologie, l'économie et les mathématiques», analyse Rajna Gibson, qui a créé le GFRI et l'a dirigé pendant huit ans.

Du CERN à la neuro-finance

Un résultat de cette politique a été le recrutement d'une chercheuse en neuro-finance, dès 2014. Parmi la douzaine de professeurs du GFRI, Kerstin Preuschoff s'est spécialisée dans le processus de prise de décision en situation

de stress et d'incertitude. La professeure associée tente notamment d'identifier les zones du cerveau qui sont activées lorsqu'un investisseur prend une mauvaise décision, grâce à l'imagerie à résonance magnétique (IRM). Ou de comprendre si le cerveau d'un investisseur se représente les niveaux de récompense et de risque impliqués dans une opération.

Son poste à Genève constitue une sorte de retour aux sources pour la diplômée en électrotechnique, qui a commencé sa carrière au CERN en participant à la création d'aimants superconducteurs pour le LHC, le puissant accélérateur de particules. «Trop ennuyeux», se souvient la Berlinoise, qui s'est ensuite orientée vers les neurosciences et un doctorat au California Institute of Technology.

«Certaines décisions d'investissement peuvent laisser penser que leurs auteurs sont irrationnels, mais de nouvelles recherches montrent que ce n'est pas nécessairement le cas, illustre l'enseignante, qui est également active au Campus Biotech. On croit que ces personnes veulent maximiser la performance financière, et c'est probablement le cas pour des banquiers, mais elles peuvent aussi avoir d'autres objectifs.»

Egalement active dans la recherche comportementale, notre interlocutrice s'intéresse aussi au rôle respectif du niveau de connaissance, du stress et de certains traits de caractère (l'impulsivité par exemple) dans la prise de décision. Peut-être de quoi comprendre pourquoi certains gérants sont meilleurs que d'autres ou plus efficaces dans certains types de marchés. ■